

Zeitschrift: Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande
Herausgeber: Société Pédagogique de la Suisse Romande
Band: 41 (1905)
Heft: 51-52

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

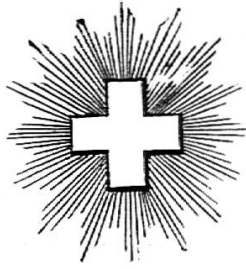
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

XLI^{me} ANNÉE

N^o 51-52.



LAUSANNE

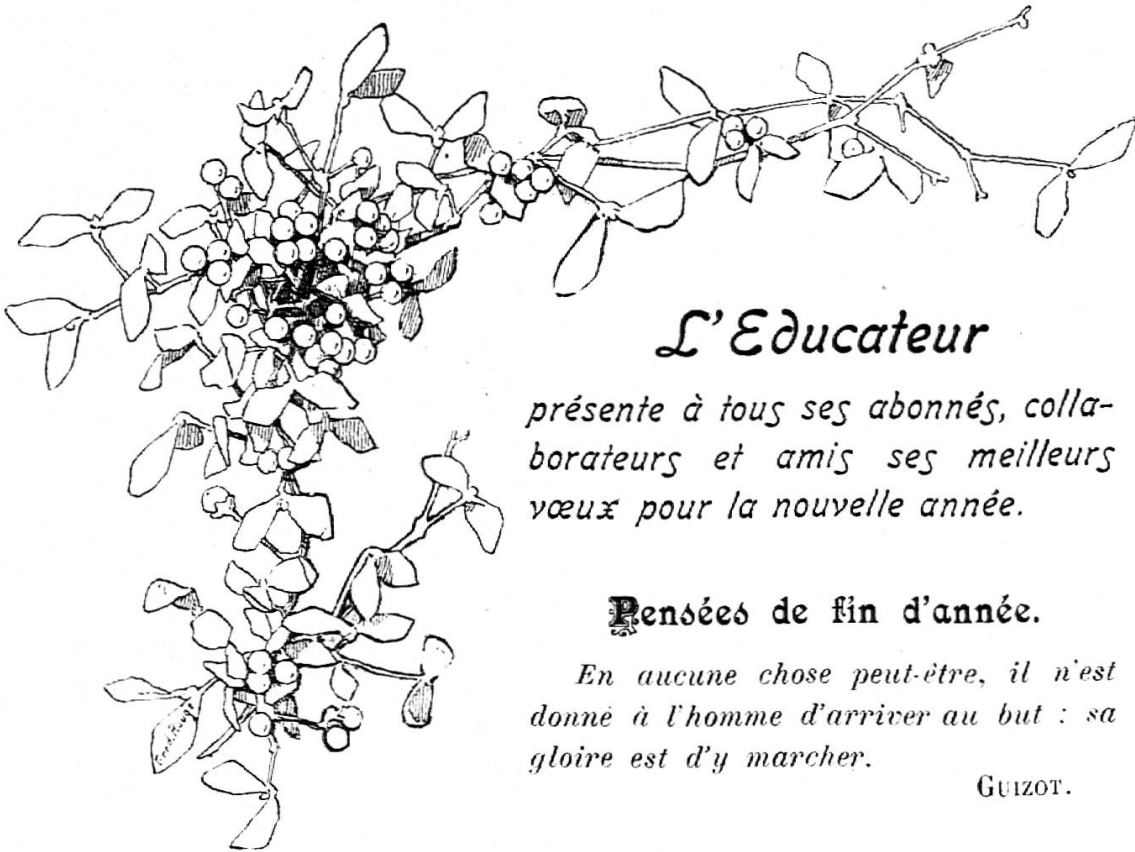
23 décembre 1905.

L'ÉDUCATEUR

(L'Éducateur et l'École réunis.)

Eprouvez toutes choses et retenez
ce qui est bon.

SOMMAIRE : *Fin d'année.* — *Histoire de l'instruction et de l'éducation, par François Guez.* — *L'école et la patrie.* — *Revue d'Allemagne.* — *Chronique scolaire : Vaud, Bâle-Ville.* — *Bibliographie.* — **PARTIE PRATIQUE :** *Récit : Veille de Noël. Ballade pour les pauvres petits oiseaux.* — *Table des matières.*



L'Éducateur

présente à tous ses abonnés, collaborateurs et amis ses meilleurs vœux pour la nouvelle année.

Pensées de fin d'année.

En aucune chose peut-être, il n'est donné à l'homme d'arriver au but : sa gloire est d'y marcher.

GUIZOT.

Donner du bonheur et faire du bien, voilà notre loi, notre ancre de salut, notre phare, notre raison d'être. Toutes les religions peuvent s'écrouler ; tant que celle-là subsiste, nous avons un idéal, et il vaut la peine de vivre.

AMIEL.

L'HISTOIRE DE L'INSTRUCTION ET DE L'ÉDUCATION

par M. F. Guex.

Ce n'est pas en un simple article que l'on peut analyser un ouvrage de l'importance de l'*Histoire de l'Instruction et de l'Éducation*¹ que vient de publier M. François Guex. Il y aura lieu d'en reprendre plus tard les principaux chapitres pour les étudier d'une manière plus détaillée. Aujourd'hui, nous voulons seulement le signaler aux abonnés de l'*Educateur*, leur faire part de l'impression que nous en avons faite à notre première lecture et, au risque d'offusquer la modestie de notre rédacteur en chef, leur dire tout le bien que nous en pensons.

Un éducateur suisse se trouve dans de meilleures conditions que ceux d'autre nationalité pour écrire une histoire générale de la pédagogie et pour apprécier avec impartialité les écoles et les systèmes qui ont vu le jour dans les différents pays. L'Allemagne est la terre classique de la pédagogie, mais la place éminente qu'elle occupe dans ce domaine porte trop souvent ses écrivains à ignorer ou à négliger les efforts tentés ailleurs et particulièrement en France. Chez les auteurs français se révèle une lacune du même genre ; le mouvement intense créé par Herbart et qui domine actuellement les méthodes scolaires allemandes occupe dans leurs œuvres une place trop restreinte. L'opposition des génies nationaux s'accuse ici nettement.

En cette matière, comme en tant d'autres, il appartient à la Suisse de jouer le rôle d'intermédiaire, de terre de jonction. Nul n'était mieux placé que M. Guex pour faire l'étude comparée et la critique des systèmes en présence et des doctrines qui ont été successivement proposées et défendues. Il connaît l'Allemagne pour avoir travaillé pendant plusieurs années dans ses Universités. Il connaît aussi la France et il est lié personnellement avec les principaux éducateurs auxquels est due la rénovation de l'école française et de ses méthodes depuis l'avènement de la troisième République. Après une série de mémoires remarquables sur le *Père Girard*, sur l'*Instituteur primaire en Suisse*, sur l'*École dans la Suisse romande*, sur *Herbart*, après les *Rapports* dont il a été chargé par le Conseil fédéral sur les *Groupes de l'Instruction et de l'Éducation* à l'exposition de Genève en 1896 et à l'exposition de Paris en 1900, il nous donne aujourd'hui une œuvre plus considérable encore, fruit

¹ *Histoire de l'Instruction et de l'Éducation*, par François Guex, directeur des Ecoles normales du canton de Vaud, professeur de pédagogie à l'Université de Lausanne, rédacteur en chef de l'*Educateur*. — Lausanne, Payot & Cie. Paris, Félix Alcan. 1906. — Ouvrage de 736 pages et illustré de 110 gravures. — 6 fr.

d'études approfondies et de patientes recherches, l'œuvre de sa vie professorale en un mot. Nous sommes fiers que la première histoire complète de la pédagogie publiée en français ait pour auteur le rédacteur en chef de notre chère revue romande.

La claire ordonnance de son livre en rend la consultation facile. Il est divisé en deux parties : la pédagogie *avant* et *après* Jésus-Christ. Dans la deuxième partie, deux grandes périodes sont considérées : *a)* celle qui précède la Réformation ; *b)* celle qui s'étend de la Réforme à nos jours. M. Guex ne s'attarde pas aux temps anciens et nous l'en félicitons, car l'école actuelle ne peut rien gagner à s'inspirer des systèmes en usage chez les peuples de l'Orient ou au moyen âge. Ce qu'il faut connaître surtout, c'est le mouvement des idées modernes. Sur les 649 pages que compte la partie générale de l'ouvrage, 446 sont consacrées au XVIII^{me} et au XIX^{me} siècle. Dans un dernier chapitre, les principales écoles du temps présent sont passées en revue. Puis vient un appendice de 72 pages, qui traite de l'histoire de l'éducation en Suisse, et spécialement dans la Suisse romande, et le livre se ferme sur un index des principaux ouvrages relatifs à l'histoire de la pédagogie, qui sera particulièrement précieux au corps enseignant.

Les chapitres essentiels sont ceux que l'auteur consacre à Rousseau et à ses continuateurs (63 pages), à Pestalozzi et à son système d'éducation (62 p.), à Herbart et à ses disciples (72 p.), à Frœbel et aux jardins d'enfants (31 p.) Nous attirons spécialement l'attention sur l'exposé de la doctrine de Herbart, encore si mal connue en dehors de l'Allemagne. M. Guex l'a étudiée à sa source, non seulement dans les écrits du philosophe, mais avec son principal disciple, Stoy, qui avait lui-même suivi l'enseignement du maître, et avec Rein, le professeur de pédagogie de l'Université d'Iéna. Nous ne croyons pas que la pédagogie herbartienne ait trouvé en pays de langue française d'interprète mieux informé, de critique plus compétent et, disons-le aussi, de défenseur plus convaincu.

Ce simple aperçu de l'ouvrage de M. Guex, cette table des matières, en quelque sorte, à laquelle nous devons nous borner aujourd'hui, suffira cependant pour montrer à tous ceux qui de près ou de loin s'occupent de l'école quel trésor d'informations ils y trouveront. Pour ceux qui ont suivi les travaux de l'auteur, pour les lecteurs de ce journal, il n'est pas besoin d'insister sur la méthode judicieuse, la documentation abondante, la largeur de vues et la sûreté de jugement par lesquelles l'œuvre se recommande. La tendance maîtresse est de prouver hautement la nécessité de remplacer, dans la pratique éducative, l'empirisme par la méthode scientifique et rationnelle. Et l'on pourrait lui appliquer

ce que M. Guex dit lui-même de Herbart : « Il a montré à l'évidence que l'éducation exige plus qu'un peu de bon sens, de bonne volonté et d'expérience. Sans doute il ne repousse pas le zèle et le dévouement professionnels ; il ne méprise point l'expérience ; mais il fait le procès de l'empirisme et met dans la science préalablement acquise et profondément assimilée la condition de toute expérience fructueuse et du tact pédagogique lui-même. L'enseignement, tel qu'il en trace le plan et les méthodes générales, n'entend pas seulement communiquer des connaissances variées, faire des savants, des érudits ; il se propose d'introduire dans la masse de ces connaissances la clarté, l'ordre, la cohésion et l'unité nécessaires. Il tend à éveiller toutes les énergies, à développer cet intérêt multiple et varié pour l'homme et pour les choses, principe de vie et d'action ».

« Herbart a eu le grand mérite de faire admettre et reconnaître l'utilité d'une pédagogie scientifique, d'une science de l'éducation. »

A lire cette *Histoire de l'instruction et de l'éducation* si clairement écrite et si bien illustrée, un regret profond nous vient, celui de n'avoir pas eu, lorsque nous faisons nos études, un semblable guide entre les mains. Combien notre carrière, surtout à ses débuts, en aurait été facilitée, rehaussée, glorifiée même à nos yeux ! Que d'hésitations, de tâtonnements, d'expériences parfois douloureuses, il nous eût évités ! Et nous nous permettons, en terminant, de dire à nos jeunes collègues : Vous qui pouvez en bénéficier, lisez ce livre et méditez-le. Pénétrez-vous de son esprit et inspirez-vous de ses conseils. Celui qui écrit ces lignes et qui a derrière lui une carrière déjà longue vous assure que vous n'aurez pas à vous en repentir.

R.

L'ÉCOLE ET LA PATRIE

Les conférences de district des instituteurs du canton de Neuchâtel ont discuté la question de l'enseignement de l'histoire et du patriotisme, à l'occasion de l'introduction dans les classes de l'excellent manuel de M. W. Rosier.

Au Locle, la conférence s'est prononcée en faveur de l'enseignement du patriotisme à l'école, mais d'un patriotisme bien compris. Qu'on inculque à l'enfant la haine de la guerre, qu'on le préserve du chauvinisme, qu'on ne s'attarde pas dans les leçons aux vastes hécatombes d'hommes, mais qu'on lui fasse apprécier les sacrifices de nos héros nationaux et les luttes de nos ancêtres dont, quoi qu'on dise, nous récoltons les fruits. Qu'on fasse une large part aux biographies des bienfaiteurs de l'humanité, mais qu'on conserve à notre peuple un caractère viril.

A la Chaux-de-Fonds, deux rapports ont été présentés. M. Roulet, instituteur à la Sagne, a conclu ainsi : « L'enseignement de l'histoire ne doit pas servir à

cultiver le patriotisme ». M. Spillmann, allant encore plus loin, a soutenu que la patrie n'est qu'une organisation transitoire, nous conduisant de la famille à l'humanité, « seules associations naturelles et sacrées ». L'enseignement de l'histoire ne doit pas avoir un caractère patriotique ou internationaliste, il doit être rigoureusement scientifique.

Les conclusions des deux rapporteurs ont été rejetées par la majorité de l'assemblée. Elle a estimé que c'était bien par l'histoire, et non par l'arithmétique ou la règle des participes, qu'on pouvait et qu'on devait apprendre à l'enfant à aimer et à comprendre sa patrie.

La presse neuchâteloise condamne sévèrement les rapports auxquels le corps enseignant a justement refusé de s'associer. Le *Neuchâtelois* dit que le peuple n'ira pas, malgré sa tolérance, jusqu'à permettre que l'on détruise chez les enfants le culte vivant et sain de la patrie.

Inutile d'ajouter que l'*Educateur*, qui a placé en tête du journal le mot de « Patrie » à côté de l'écusson fédéral, réproouve énergiquement les tendances de ces internationalistes. L'école faillirait à sa mission si elle ne faisait pas l'éducation du patriotisme. L'instituteur-citoyen a le devoir de parler de la patrie aux enfants, d'exciter leur émotion par les récits de l'histoire suisse, de raconter les grandeurs et les misères de notre pays dans le passé, de montrer comment nos ancêtres ont lutté, triomphé et souffert pour son bonheur et pour sa gloire. Il doit aussi parler de ses destinées et de ses légitimes ambitions pour l'avenir, n'en déplaise à ces quelques jeunes « hervéistes » neuchâtelois, dont les déclamations, aussi sonores que creuses, ne trouveront pas d'écho dans la Suisse romande.

REVUE D'ALLEMAGNE

Si, en général, en Allemagne, les membres du corps enseignant aimeraient voir l'inspection des écoles arrachée aux ecclésiastiques, ce n'est pas par opposition à la religion, loin de là. Aussi les tentatives de *remplacer l'enseignement religieux par des leçons de morale* ne rencontrent-elles que de l'opposition. Les maîtres et maîtresses de la ville libre de *Brême* ont seuls fait exception en demandant aux autorités scolaires, par 273 voix contre 43, que l'enseignement de la religion fût confié aux communautés religieuses et que l'école ne donnât que des leçons de morale. Cette proposition souleva une tempête de protestations dans tout l'Empire. Des journaux pédagogiques allèrent jusqu'à traiter de païens les instituteurs de Brême, et ce qui les navrait le plus, c'était que la grande majorité étaient sortis d'écoles normales de la Prusse. Ce mouvement vient d'échouer. Le Sénat, jugeant en dernière instance, a rejeté la proposition du corps enseignant : la religion est sauvée.

Une situation intéressante existe à *Berlin* dans l'école populaire. Celle-ci, de l'avis presque unanime des instituteurs, devrait comprendre huit années ou classes. Le gouvernement, lui, est d'avis que sept classes suffisent complètement ; mais il a autorisé la capitale à établir une école de huit classes. Les nombreux faubourgs cependant sont obligés de se contenter de sept. Mais comme il existe

une fluctuation énorme de la population entre la ville proprement dite et les nombreux faubourgs, cela entraîne des inconvénients pour le plan d'étude. Il faut que les maîtres de ces derniers, qui tentent de s'unir à cet effet, élaborent le leur de manière à ce que les élèves qui vont habiter Berlin dans le courant de leur scolarité puissent suivre sans trop perdre les classes de la capitale. Et comme les classes sont très nombreuses, cela n'est pas facile du tout. Il est vrai que le gouvernement a promis de tenir compte des vœux des maîtres, mais seulement, si ceux-ci sont trop contraires à son opinion, il n'en tiendra pas compte du tout.

Dans une ville près de Dresde, la municipalité avait nommé, il y a une année, un *socialiste membre de la commission scolaire*. L'inspecteur du district, à cause des opinions politiques du membre en question, avait protesté contre son élection. Le ministre des Cultes du royaume de Saxe vient d'approuver provisoirement cette nomination, en attendant que le socialiste ait fait ses preuves. Cas échéant, il autorise l'administration de la ville à le révoquer de ses fonctions. A ce propos, il faut constater que nulle part en Prusse un socialiste ne fait partie d'aucune commission scolaire. Au *Journal des instituteurs prussiens*, qui aimerait tenter un essai, l'*Ecole évangélique* répond : « Les membres d'un parti qui veut renverser l'Etat sont incapables de participer à l'administration d'une institution de celui-ci. »

Dans un journal pédagogique de la Prusse, nous trouvons, à propos d'un travail sur la *progression du nombre des institutrices*, une statistique très intéressante. De 1822 à 1901, le nombre des instituteurs, en Prusse, a quadruplé, tandis que le nombre des institutrices est devenu trente fois plus grand. Entre 1878 et 1901, le pour cent des instituteurs est monté de 8,15 à 15,37. A Berlin, entre 1870 et 1904, le nombre des instituteurs est devenu sept fois plus grand, celui des institutrices, seize fois. Dans beaucoup de villes, le nombre des institutrices en fonctions est aussi grand que celui des maîtres ; dans d'autres, il est déjà devenu plus grand. Quelle est la cause essentielle de ce fait ? Les collègues du sexe aimable sont moins payées que ceux du sexe fort, d'où, pour les communes, une grande économie. Voyez le royaume de Saxe, où les institutrices sont payées exactement au même taux que les maîtres ; leur nombre n'y forme que le 4 % (en Amérique 92 %).

A propos du *manque d'instituteurs* dont je parlai dans ma dernière chronique, il est bien plus grand qu'on ne croit en général. En Silésie, par exemple, si tout était organisé conformément à la loi, il faudrait 4000 maîtres de plus. Mais avec les traitements si bas et vraiment insuffisants, les écoles normales et les cours préparatoires ont une peine énorme à recruter leurs élèves et y emploient quelquefois des moyens très peu dignes. De plus, elles sont forcées d'accepter ceux qui se présentent. Conséquence : la qualité du corps enseignant souffre également. En outre, les villes payant mieux que la campagne, celle-ci est désertée par les instituteurs à la première occasion venue.

A propos de l'*école simultanée*, dont il a également déjà été question, soixante-quatorze sociétés de femmes de la Prusse, dans une pétition monstre adressée au ministre des Cultes, ont demandé le maintien de celle-ci. « Nous autres mères de famille — disent-elles — avons le devoir sacré de veiller à ce que l'influence néfaste de la discorde confessionnelle n'entre pas dans les cœurs de nos enfants et à ce que ceux-ci s'habituent dès leur enfance à vivre et à travailler avec des camarades d'une autre croyance. »

Il a été plusieurs fois question, dans ce journal, de *l'école dans la forêt*, fondée cette année à Charlottenbourg. Le premier rapport officiel en parle avec éloge. Le terrain, de la contenance d'un hectare, situé assez haut, est planté de pins. Tables et bancs, ainsi que les engins de gymnastique, sont installés sous les arbres. L'école, qui est aménagée pour recevoir jusqu'à 200 enfants, a débuté avec 95 élèves et en comptait 120 le 15 septembre. Presque tous ont profité énormément de leur séjour dans le bois. Le poids du corps augmentait, l'attention était plus soutenue, les facultés intellectuelles se manifestaient plus vivement. Après un séjour de deux à trois mois, la résistance du corps aux influences atmosphériques s'était développée au point qu'aucun cas de maladie et de refroidissement n'a été enregistré pendant les journées froides et pluvieuses du mois d'octobre.

La *Gazette de Francfort* signale un cas psychologique très étrange. Il s'agit d'un élève de douze ans qui, un camarade lui ayant donné un sobriquet très innocent, tira sur lui avec un flobert et le tua. L'enquête a révélé qu'il y a quelque temps, le jeune assassin avait déjà tenté de noyer un garçon : une autre fois, il avait attaché deux petits garçons aux roues d'un char, afin de les faire mourir. Les deux fois, il avait heureusement été empêché d'exécuter son plan.

Y.

CHRONIQUE SCOLAIRE

VAUD. — **Grandson.** — Au 1^{er} novembre dernier, notre collègue Grandjon a pris sa retraite après trente-et-un ans exclusivement consacrés à l'éducation de notre jeunesse. Pendant les vingt-huit ans qu'il a passés aux Tuileries de Grandson, il s'est fait apprécier des autorités et de la population par son travail, son exactitude et son dévouement. Nous souhaitons à ce vieil ami un paisible repos et de longues années de santé.

Au nom des collègues de la contrée : A. W.

BALE-VILLE. — Le *synode libre de Bâle-Ville* avait demandé à être reconnu comme institution officielle et à avoir certaines compétences. Mais le Conseil d'éducation n'est pas entré dans ces vues. Cependant la direction de l'Instruction a déclaré qu'il reprendrait la question, et comme M. Burckhardt-Finsler est un chaud ami de l'école, tout espoir n'est pas perdu. Le synode a adopté le vœu que le nombre des bulletins annuels soit réduit à quatre. Puis il a entendu un travail sur les *institutions de Bâle en faveur de la jeunesse*. Celles-ci, tout compte fait, sont au nombre de trente-quatre auxquelles il manque, et cela est facile à comprendre, l'unité désirable. C'est pourquoi le synode a adopté le vœu que ces nombreuses institutions soient reliées par un office central. Y.

BIBLIOGRAPHIE

L'Education en Suisse. Annuaire des écoles, universités, pensionnats, etc. — 2^{me} année. Genève, P.-Ch. Strœhlin, éditeur.

Nous tenons à signaler à nos lecteurs l'excellent volume édité par M. Paul-Ch. Strœhlin, sur l'Education en Suisse. Ce livre renferme un annuaire très complet de tous les établissements d'instruction publics et privés de notre pays ; il n'y a

qu'à le feuilleter pour y trouver immédiatement tous les renseignements dont on peut avoir besoin. Un chapitre particulier est consacré à chacune de nos universités, de nos grandes écoles ; les ordres secondaire et primaire ne sont point négligés ; et, de plus, les établissements privés y sont tous indiqués, avec les détails nécessaires. Avec ce volume, on a donc sous la main une mine de renseignements précieux et variés.

Mais ce n'est pas tout ; à l'utile, M. Paul-Ch. Strœhlin a voulu joindre l'agréable. C'est ainsi qu'il a introduit dans son ouvrage toute une série de statistiques fort intéressantes sur nos établissements supérieurs ; puis un certain nombre d'études, dues à des plumes compétentes, sur l'état actuel des divers ordres d'enseignement dans notre pays. M. le professeur J. Reverchon nous parle de l'instruction en général, M. Ed. Quartier-la-Tente de l'éducation des jeunes filles et de l'enseignement « par les yeux », M. le directeur Gaille de l'enseignement commercial, M. Ch. Richter, dont l'Académie de musique de Genève déplore encore la perte, traite de l'art musical, etc. Une quantité d'excellentes illustrations, et une exécution typographique irréprochable, viennent encore donner du charme à cet excellent ouvrage.

Aussi pouvons-nous, sans aucune hésitation, décerner à l'*Education en Suisse* le titre d'œuvre vraiment patriotique. C'est ce qui nous permet de la recommander, en toute confiance, à l'attention des membres du corps enseignant, de tous ceux qui s'occupent d'éducation, et aussi de tous les parents soucieux de se renseigner sur les divers établissements que notre pays met à leur disposition pour l'éducation de leurs enfants.

W.

— Chez A. Lapie, libraire, rue de la Louve, à Lausanne, vient de paraître une excellente édition à bon marché (2 fr.), de *Mon oncle Benjamin*, le chef-d'œuvre de Claude Tillier, avec une préface de Lucien Descaves. Mort en 1844, Claude Tillier était à peu près inconnu en France, alors que bien avant 1870, grâce à l'excellente traduction de Pfau, l'Allemagne savourait « Mon oncle Benjamin ». Une édition parut à Lausanne, en 1854 (Larpin et Cuendoz). Classique presque en Allemagne, il n'a manqué à Tillier pour le devenir en son pays, qu'une édition populaire. Elle existe maintenant. « Mon oncle Benjamin » fut publié la première fois, en 1842, en feuilleton dans l'*Association*. Le livre respire la santé, la joie de vivre, le bon sens, bref une robuste et saine philosophie.

C'est une bonne œuvre qu'a faite M. Lapie en rééditant « Mon oncle Benjamin », qui a sa place marquée dans toutes les bibliothèques.

L'Agenda de l'Agriculteur et du Vigneron pour 1906, édité sous la direction de G. Martinet, professeur, vient de paraître chez Payot & Cie, à Lausanne. Prix 2 fr. — Cette utile publication, forte de plus de 300 pages, renferme une quantité de renseignements précieux pour tous ceux qui s'intéressent aux travaux de la campagne.

M.

Réparation, par Mlle Eugénie Pradez. Payot et Cie, éditeurs.

Nous coudoyons chaque jour des gens qui nous paraissent devoir être parfaitement heureux : ils sont riches, honorés ; leurs affaires sont prospères, ils ont de belles relations, et nous nous prenons peut-être à les envier. Hélas ! si nous pouvions lire un instant dans le cœur de ces personnes, nous y découvririons probablement quelque douleur cachée, quelque plaie secrète dont leur vie est empoisonnée.

Tels sont les personnages mis en scène par Mlle Eugénie Pradez dans son roman, « Réparation. » Tous possèdent ce qui, aux yeux du monde, constitue le bonheur, tous sont d'honnêtes gens, et tous sont horriblement malheureux. Le dénouement lui-même, la réparation, cependant désirée par le lecteur, ne s'accomplit qu'en brisant le cœur du plus sympathique d'entre eux. Et le mérite de l'écrivain consiste, selon nous, à montrer comment la vie en apparence la plus simple peut renfermer un drame à chaque pas.

Le livre de Mlle Pradez n'est pas un livre gai ; mais c'est un livre attachant. C'est de plus un livre honnête dans toute l'acception du mot. J. M.

Les Penseurs de la Grèce, par Th. Gomperz, ouvrage traduit de la 2^{me} édition allemande par Aug. Reymond, professeur. — Payot & Cie, éditeurs.

La maison Payot & Cie vient de faire paraître la traduction du deuxième tome de l'ouvrage de M. Gomperz. Inutile de dire que la traduction de M. Reymond se distingue aussi bien dans ce deuxième volume que dans le premier, par la clarté et la légèreté, qualités de la plus haute importance qui permettent une lecture agréable et relativement facile, d'une pensée très subtile en même temps que profonde. Inutile aussi de répéter que l'œuvre, destinée au public cultivé, mais pas nécessairement versé dans les questions philologiques, sollicite et soutient constamment l'attention, grâce au renvoi dans les notes de toutes discussions portant sur la critique des textes, grâce à la comparaison de la pensée ancienne avec la pensée moderne, grâce aussi à la chaleur du ton et à l'enthousiasme de l'auteur, qui aime ses héros et les fait aimer.

Aussi bien le second volume jouit-il d'un grand avantage sur le premier ; les philosophes dont il traite sont naturellement plus près de nous par leur analyse psychologique et leurs recherches morales, même par quelques-unes de leurs explications cosmologiques.

Socrate d'abord, qui vague en discutant dans les rues et les gymnases d'Athènes, ou sur les bords de l'Ilissos. M. Gomperz retrouve, aidé par Platon surtout, le centre de sa réflexion philosophique, la définition des concepts, principalement des concepts moraux. Il suit le développement, le prolongement, la déformation aussi, de sa pensée dans les nombreuses écoles qui se sont réclamées du maître révérend, sévère pour Xénophon, l'« arriviste » superficiel et vaniteux, il s'efforce au contraire de faire valoir selon son mérite Antisthènes, dont l'inspiration se retrouve dans plusieurs écoles, tout particulièrement chez les cyniques, précurseurs eux-mêmes d'une des plus grandes philosophies morales, le stoïcisme. De Socrate dérive encore, par l'intermédiaire d'Aristippe et des Cyrénaïques, l'école rivale des Epicuriens.

Mais le plus grand de tant de disciples, c'est Platon, chef d'école lui-même, auteur fécond et artiste incomparable. M. Gomperz lui consacre la plus grande partie de ce second volume. Ses travaux modernes ont réussi à apporter quelque clarté dans le problème si complexe, capital du reste, de l'ordre de composition des dialogues. Grâce à l'étude interne et aux recherches de statistique linguistique, on est en effet parvenu à ordonner les écrits platoniciens avec une relative certitude. Le Platon ainsi retrouvé n'est plus seulement le métaphysicien des idées ; il apparaît plus souple et plus varié, d'une pensée plus riche encore, plus rapprochée aussi de la réflexion moderne. Et l'on comprend mieux dès lors comment il a pu être à la fois le maître d'un savant comme Aristote, et celui des mystiques qui se nommèrent néo-platoniciens et eurent une telle influence sur le développement du christianisme.

A. FREYMOND.

PARTIE PRATIQUE

RÉCIT

Veille de Noël.

Sur tout le Jura le brouillard s'est étendu, un brouillard humide et froid, tressant des guirlandes de givre aux sapins des montagnes et aux arbres qui bordent les routes. Les rues de Sainte-Croix sont désertes en cet après-midi du 24 décembre.

Dans une maison retirée du village, le médecin est venu visiter un de ses malades ; il l'a trouvé couché sur le divan, dans la chambre de famille. Jean, atteint de phthisie depuis deux ans, s'habitue à cette visite médicale qu'il reçoit tous les deux jours. Autrefois, comme il la redoutait ! au temps où tout son être se refusait à accepter la maladie ! Et pourtant, aujourd'hui encore, la révolte l'assiège : il y a un instant, n'a-t-il pas entendu ces paroles, adressées à sa mère par le médecin qui s'en allait : « Et surtout ne le laissez pas sortir, pas même dans le corridor. Avec ces brouillards les gens les plus robustes sont en danger. » Quoi ! il a dix sept ans aujourd'hui, veille de Noël, et il faut toujours rester en chambre ! Ne plus pouvoir marcher seul, et être épuisé après quelques pas faits au bras de sa mère ! Oh ! les hivers d'autrefois ! Les glissades sur la neige durcie et a glace ! Comme tous ces souvenirs se pressent dans son cœur et augmentent en lui l'angoisse qui le ronge !

Il revoit les dimanches où, avec son père, il allait au patinage de la Commune. Quel plaisir de descendre en traîneau la route du Vallon ! Il se souvient surtout d'un dimanche de Noël : il avait treize ans et de la vie comme en ont les enfants de son âge. Ce jour-là, débordant de joie, il avait voulu « conduire » pour descendre à la Commune. L'étang, avec sa glace bien prise et bien bleue, l'avait vu patiner comme jamais il n'avait patiné. L'air sec et doux — car l'étang est à l'abri des vents — fouettait son sang. Comme un trait il allait du barrage à l'autre bout de la surface glissante ; il revenait non moins vite, décrivant des cercles, ne s'arrêtant jamais. Une fois, passant près de son père, il l'entendit qui disait : « Regardez mon garçon ; il a au moins du sang dans les veines ; on ne viendra pas me dire qu'il est anémique ou poitrinaire. » Un instant ces dernières paroles avaient fixé l'attention de Jean, et, pour chercher à en comprendre le sens, il avait ralenti sa course. Mais bientôt, grisé par la soif de vivre, il avait recommencé à décrire ses méandres nombreux, toujours joyeux et lesté.

Et le soir, quand le soleil avait disparu derrière la montagne, l'alerte patineur s'était senti fatigué. Très lentement il avait remonté la route du Vallon. Il eut froid. En arrivant à la maison, il se laissa tomber sur une chaise, n'en pouvant plus, agité de temps en temps d'un frisson qui inquiéta sa mère.

A partir de ce Noël il ne fut plus le même. Il n'eut plus comme auparavant, cette envie folle de courir, de se dépenser dès qu'il était libre. Disparu, l'entrain d'autrefois ! Plus de ces mots joyeux et vibrants quand il revenait de l'école ! Plus de ces bons rires, le soir, une fois les leçons terminées ! Souvent, quand sa mère le croyait endormi, il l'entendait qui disait à sa mère : « Je t'assure que Jean est malade, et que nous ferions bien de « consulter ». — Bah ! un malaise passager, qui s'en ira comme il est venu ! Il ne faut pas se faire du souci : notre

enfant se porte aussi bien que nous ». Et, au fond, malgré ces paroles de consolation, ce père tremblait, lui aussi, pour la vie de son garçon. Seulement il n'en voulait rien laisser voir à sa femme, croyant par ce « pieux mensonge » apporter à son cœur le calme et l'espérance dont il avait tant besoin.

Pendant les deux années qui suivirent, la toux de Jean se fit plus profonde et plus rauque, augmentant les inquiétudes des parents. Bien que leurs ressources fussent modestes, ils décidèrent que leur enfant irait passer le prochain hiver au Tessin... Hélas ! le mal avait poussé de trop fortes racines ! Ce séjour à Lugano ne put rendre au malade les forces et la joie disparues...

Et aujourd'hui, il pense au Noël précédent. Il revoit cette nature enchantresse de la Suisse italienne qui met du soleil au cœur des hommes, toujours jeune et toujours forte. Il revoit les eaux bleues du lac de Lugano, tachées ça et là de voiles blanches qui voguent vers les rives lombardes. Et pourtant, quoique malade, il préfère son vallon, son Jura, que d'autres disent monotone, à ces sommets tessinois parés de villas qui escaladent les pentes. Il préfère son Sainte-Croix, bâti dans la montagne, à ces villes riantes, aux couleurs vives, aux hôtels somptueux.

Oh ! vivre ! vivre encore pour aimer son pays, le plus beau de tous les pays !...

Le soir. Six heures sonnent au temple. Dans les rues les enfants marchent pressés ; bien enveloppés dans leurs manteaux, ils lancent dans le brouillard de joyeux propos, trop plein de leur cœur en fête. C'est que dans une heure ils seront à l'arbre. Ils vont au collège, avant de monter à l'église, devant de beaucoup l'heure de rassemblement.

Le père de Jean, lui aussi, ira voir l'arbre, tandis que sa mère restera près de lui. Assis près de la table, ils regardent les images d'une livraison nouvellement parue. A considérer de quel air distrait Jean jette son regard sur les pages illustrées, on voit que son esprit est ailleurs. Entre lui et sa mère règne souvent ce silence pesant où l'on voudrait parler, mais où les paroles expirent sur les lèvres...

Soudain : Maman ! n'iras-tu pas aussi voir l'arbre ? — Non ; je n'en ai pas envie. Au reste le brouillard est si froid ! Et puis je préfère rester près de toi. — Vas-y quand même. J'aurai du plaisir à penser que tu n'en es pas privée pour moi ».

A force d'insister, il décide sa mère à monter au temple. « Vas-y, lui dit-il pour finir. Va, et écoute bien le discours du pasteur, afin de me raconter tout ce que tu auras entendu. »

Dans la chambre Jean est resté seul, seul avec ses pensées tristes, seul avec ses souvenirs d'enfance. Oh ! il sait bien maintenant qu'il ne vivra plus longtemps. L'an passé, c'était Lugano, aujourd'hui c'est Ste-Croix, et qui sait si, à Noël prochain, il ne reposera pas au cimetière ? Alors, chose horrible quand on est jeune et qu'on veut vivre, cette pensée de la mort le torture ; il sent en lui une oppression jamais ressentie jusqu'alors. Il voudrait crier sa douleur, mais quelque chose l'étouffe, impossible de dire une seule parole. A ne pouvoir pleurer, son angoisse augmente... jamais, non jamais, tristesse pareille ne l'a envahi.

Alors il prend la Bible, ce vieux livre qui l'a consolé si souvent et l'a fortifié aux moments de doute et de défaillance, et l'ouvre au récit de la naissance du Christ. Tout à coup une idée surgit en son esprit : revoir, en cette veille de Noël, le temple de son village, tout illuminé par l'arbre, et ressentir encore la joie des Noëls passés...

Sans même fermer la Bible, après avoir mis en hâte ses souliers et son grand manteau, il quitte la maison. Dehors, toujours ce brouillard épais et humide qui vous transperce et vous fait grelotter. Jean, lui, ne le sent pas. L'idée qui l'anime lui rend les forces disparues. Vite, il monte au temple, car il lui tarde d'être au but. Oh ! quelle émotion quand il arrive près de l'église ! Oui, c'est toujours la même joie profonde, la joie pure des Noëls d'enfant. Les vieux tilleuls sont tout givrés, et leur robe blanche étincelle à la lumière de l'arbre. On dirait qu'eux aussi sont de la fête. Jean est appuyé à l'un d'eux, le regard fixé sur les fenêtres du temple qui regardent le village. Il ne voit pas les bougies, mais il contemple une lumière qui peu à peu resplendit en lui, toujours plus vive et plus réconfortante... Il pense, lui qui souffre, à l'amour infini du Christ, à toutes les souffrances du Maître...

Tout à coup les accents joyeux d'un chant arrivent jusqu'à lui :

- « Aux grandes voix de la nature
- » Qui parlent en ce divin jour,
- » Viens ajouter ta voix si pure,
- » Ton hymne de paix et d'amour.
- » Viens chanter, ô jeunesse émue !
- » Toi qui comprends les chants du ciel ;
- » D'En haut la paix est descendue,
- » Voici ton Sauveur : « c'est Noël ! »

Le même chant, il l'a appris, quand il allait à l'école du dimanche ; mais jamais, autant que ce soir, il n'en a senti la touchante poésie et l'allégresse profonde,

« Viens chanter, ô jeunesse émue ! »

Ces paroles vibrent comme un appel dans son âme ! Il ne parle pas, mais de son cœur monte un de ces chants qui sont des prières, supplications ardentes, vers Celui dont on célèbre la naissance.

C'en était trop pour ce corps affaibli ; toujours appuyé au tilleul, Jean se mit à pleurer.

Coulez, pleurs de joie ! et apportez l'apaisement à son âme angoissée !

En ce moment, l'idée de la mort lui apparut encore. Mais elle ne l'effraya plus ; il commença même à la désirer, puisque, il le sentait bien, son mal était sans remède. Que lui importait maintenant la disparition de ce corps malade ! Il savait que l'âme lui survivrait ; il venait d'entrevoir un adoucissement : l'espérance le fortifiait et le détachait peu à peu des préoccupations matérielles...

Soudain Jean a frissonné... C'est que la montée rapide du chemin du temple l'a réchauffé ; et à cette marche a succédé un repos complet sous le tilleul. Ce frisson le réveille et l'arrache à ses réflexions. Alors, inconsciemment, il marche devant lui. Le brouillard est moins dense ; au ciel, quelques étoiles, timides encore, apparaissent un instant, cachées bientôt par le voile brumeux. Jean monte la pente qui, du temple aboutit au Cochet, et, à mesure qu'il s'élève, les

brouillards sont toujours moins épais. A la Roche au Corbeau, il n'y en a plus du tout. Les étoiles scintillent ; à l'orient la lune descend sur les grands bois de France. Sur la terre tout est blanc. Au-dessus de la plaine vaudoise le brouillard persiste à s'étendre, telle une mer qui s'avance jusqu'à la fissure de Covatannaz.

Et Jean, le visage tourné vers Ste-Croix, revoit toutes les courses d'autrefois dans les forêts voisines, les promenades du dimanche sur les montagnes tant aimées... Et pour la seconde fois en cette veille de Noël, des larmes d'attendrissement viennent mouiller ses yeux...

Huit heures frappent à l'horloge du village. Huit heures ! et bientôt l'arbre de Noël verra ses lumières s'éteindre une à une, comme les jours de l'année qui s'en va. Jean songe alors au retour de ses parents, et, sans attendre, il redescend les pentes du Cochet. Souvent il frissonne et ses jambes chancellent. De temps à autre, de violents accès de toux le forcent à s'arrêter ; aux frissons succèdent des sueurs froides.

En passant sous les tilleuls du temple, il entend ce cantique :

« Hosanna ! béni soit cet ami charitable ! »

Il songe que lui aussi l'a chanté, à la fin de la cérémonie des Noël's d'autrefois. Il hâte le pas, car la foule va bientôt quitter l'église. Heureusement, personne à la maison quand il y arrive. Il s'assied près de la table. Les frissons ne l'ont pas quitté, et une faiblesse extrême s'empare de tout son être. Mais pas un instant il ne regrette sa sortie imprudente. Il se demande s'il les tiendra secrètes, cette promenade dans le brouillard, ces haltes sous les tilleuls et sur les pentes du Cochet. Sa première pensée est de tout raconter, car jamais il n'a rien caché à ses parents. Et pourtant, il connaît sa mère ; si elle sait que son Jean a respiré ce brouillard dangereux, son inquiétude ne fera qu'augmenter. Non, il ne le dira pas.

Il en est là de ses réflexions quand la porte s'ouvre, livrant passage à ceux qu'il attend.

— Eh bien ! lui dit sa mère, s'est-on bien ennuyé ? Le temps t'a paru long, n'est-ce pas, mon Jean ?

— Au contraire, j'ai rêvé. J'ai pensé aux Noël's d'autrefois, au temps où je n'étais pas malade.

Et les yeux de la mère se mouillent à cette évocation du passé. Oh ! quelle épreuve pour une mère qui voit son fils se mourir peu à peu, son fils sur lequel elle avait fondé de si belles espérances !

Jean a vu l'effet qu'ont produit ses paroles, et, pour chasser ces tristes pensées :

— Maman, raconte-moi ce que le pasteur vous a dit. Tu t'en souviens, c'est aussi pour cela que je t'ai conseillé de monter au temple.

Alors la mère, se faisant violence pour vaincre l'angoisse qui l'étreint, résume à son enfant ce qu'elle vient d'entendre à l'église.

— Le pasteur a parlé de l'amour profond du Christ pour les hommes. L'amour est la vertu qui régénère, qui fait que la vie vaut la peine d'être vécue. Et surtout n'attendons pas qu'il soit trop tard pour aimer nos semblables et le leur témoigner. N'attendons pas la maladie, n'attendons pas la mort. Il a dit avec le poète :

« Il eût fallu les aimer plus
» Ces amis que trop tard on pleure,
» Quand les regrets sont superflus,
» Quand on a laissé passer l'heure ! »

Le lendemain, la faiblesse de Jean avait augmenté. La toux s'était calmée, mais une fièvre ardente était venue, vers quatre heures de l'après-midi. Dans ses paroles incohérentes ces trois mots revenaient souvent : « L'arbre !... Le Cochet !... Le pays !... »

A cinq heures ce fut la fin, une fin lente et calme, comme la flamme de ces lampes qui, faute d'huile, s'éteignent graduellement.

Dès lors, à chaque veille de Noël, la vieille Bible et la livraison jaunie sont sur la table.

La Bible est fermée ; la livraison est ouverte à la page où Jean l'a laissée. Et la mère, dont les cheveux ont blanchi, contemple dans son rêve, l'enfant qu'elle a tant aimé.

EM. JACCARD.

Ballade pour les pauvres petits oiseaux.

A. M. Ch. Hintenlang, Noiraigue.

Voici l'hivernale saison,	Adieu, temps de la fenaison
Tout semble mort dans la nature ;	Où l'on trouvait la graine mûre ;
Adieu, la verte frondaison,	Des arbustes et du gazon
Les gais couplets dans la ramure ;	L'automne a détruit sa parure...
La source éteignant son murmure	Dans le jardin sur la clôture,
Parmi les frissonnants roseaux :	Comme ils regardent les carreaux !
Il neige. Plus de nourriture	Décidément la vie est dure
Pour les pauvres petits oiseaux.	Pour les pauvres petits oiseaux.

Comme il fait sombre à l'horizon !
La bise souffle outre mesure.
Voyez-les sur chaque maison,
Perchés au bord de la toiture,
Mendiants que le froid torture,
Transis jusqu'à leurs petits os ..
Nous donnerons, la chose est sûre,
Pour les pauvres petits oiseaux.

ENVOI :

Braves gens, lorsque la froidure.
Aux vitres met de fins réseaux,
Braves gens, jetez la pâture
Pour les pauvres petits oiseaux.

Yverdon, décembre 1905.

SAMUEL RUFENER-LAURENT.